

Méfiance et Lucidité

Jocelyn Lapointe

Allocution prononcée lors de la collation des grades des finissants 2008, le vendredi 13 juin 2008-06-11

Chers Parents
Chers Grands-parents
Messieurs les directeurs
Chers collègues
Très chers élèves

Lorsqu'on m'a demandé de prendre la parole aujourd'hui, et après m'être senti honoré de cette demande, j'ai tout de suite pensé au discours prononcé par Jean-Paul Sartre au début des années trente. Devant une salle bondée de parents, d'élèves et de collègues, à l'occasion de la rituelle cérémonie de la distribution des prix et des diplômes, Sartre parla en ces mots : « Mes chers amis, chaque pays, disait Sainte-Beuve que je cite de mémoire, a ses réjouissances nationales. La Belgique a ses combats de coqs, l'Espagne ses corridas ; nous avons les distributions de prix. »¹ Sartre avait alors 26 ans et comme le voulait la tradition le plus jeune professeur du lycée avait la charge de prononcer le discours inaugural des cérémonies de distribution des prix.

En demandant à un vieux prof de faire le discours de la remise des diplômes, on voulait certes éviter pareil scandale. Aussi, je ne commencerai pas mon allocution de cette manière... J'ai pensé débiter à la façon des discours diplomatiques et politiques qu'on entend couramment, mais je me suis souvenu de cette anecdote du vieux diplomate de carrière et de son fils. Ce dernier voulant faire carrière dans la diplomatie alla demander conseil à son vieux père, lui-même diplomate à la retraite. « Mon fils, dit le père, non sans fierté, souviens-toi qu'en diplomatie, on ne doit ouvrir la bouche que lorsqu'on a strictement RIEN à dire »

Essayons pour quelques minutes de transporter ce discours vers d'autres voies.

Chers élèves, vous voilà rendus au terme de ce que j'appellerais le quinquennat le plus important de votre vie, les études secondaires. Ce n'est pas à l'université, disait George Steiner, que se mènent les luttes décisives contre la barbarie et le vide. C'est au niveau du secondaire.² Après, il est trop tard. Les schèmes mentaux sont cimentés, les attitudes et les comportements plus difficiles à changer. Tout au long de ces cinq années, nous aurons essayé de vous transmettre des savoir-vivre, des savoir-être et des méthodes de travail. Certains auront même essayé de semer une petite graine de révolution dans vos esprits, de vous transformer en plus que vous n'étiez d'abord. Nous avons peut-être échoué, mais nous aurons essayé dans une société qui pratique de plus en plus merveilleusement le nivellement par le bas, le faux-semblant, le riquiqui par la bande en vous excitant de succédanés, de pis-aller, de divertissements faciles et insipides, de distractions honteuses et ineptes. Une société qui de plus en plus presse l'école afin qu'elle fabrique de petites machines à boulot tout à fait interchangeables, programmables, dociles, collaboratrices, toujours prêtes à servir le programme, la reproduction d'un système productiviste et fâcheusement mercantile. Cette société ne vise pas, me semble-t-il, la formation d'un être humain qui accède à lui-même, mais vise plutôt à fabriquer un rouage qui sert les intérêts d'une minorité.

Certains d'entre-nous vous aurons forcé à accélérer le pas pour que vous ayez accès à vous-mêmes. Et je dois dire avec Gil Jouanard que : « quiconque n'accède pas aux œuvres, aux grandes pensées, à ce moment de l'être où les larmes vous montent aux yeux pour trois accords de piano venus vous creuser encore plus profond que vous ne le croyiez possible, plus profond que vous ne pensiez l'être, quiconque se voit, par paresse, ignorance, incuriosité, lâcheté, bêtise, conformisme mental, condamné à suçoter les sorbets de la 'culture populaire', celui-ci n'aura jamais accès à lui-même, tel qu'il est au fond, tout au fond, un point c'est tout. C'est dur, impitoyable, sans rémissions, mais c'est ainsi. »³

Nous vivons, vous l'aurez remarqué, à l'ère de l'avoir et du paraître. Nous avons connu les grandes dictatures meurtrières du 20^e siècle. Vous avez, chers élèves, entendu parler de Staline, Hitler et autres compères. On vous a mis au parfum des dangers des grands mouvements de masse, des nationalismes exacerbés, qui ont justifié tant d'atrocités, atrocités qui chaque jour encore font les manchettes des journaux . Pensons au Darfour,

au Tibet ou à ce qui se passe à l'heure où on se parle en Afghanistan. Nous sommes un peu mal à l'aise de vous dire que la démocratie a triomphé.

Je vous mets en garde, chers élèves, quant à moi, contre une nouvelle forme de dictature, en apparence moins meurtrière, qui s'est insinuée dans les moindres recoins de nos vies depuis au moins la deuxième moitié du 20^e siècle : la dictature de l'argent . Cette tyrannie qui frappe sournoisement le cerveau de l'être humain depuis son tout jeune âge et qui, sous les habits de la démocratie et de la liberté, procède aux pires dégradations de l'âme humaine, en la rendant esclave du matériel. Nous sommes sous une occupation bien suspecte. Alors que cette société nous promettait félicité, temps à soi, loisir à profusion, voilà que nous réalisons que, tels des moucheron abrutis par le froid d'automne qui se laissent prendre dans une toile d'araignée, nous nous sommes laissés emprisonner dans le cachot de la surconsommation.

Le désir de consommation de notre société a atteint de tels niveaux que nous devons nous rendre à l'évidence que nous avons hypothéqué votre avenir et celle de vos enfants en violant impunément cette planète que nous habitons. Nous devons nous rendre maître de la nature nous disaient les rationalistes du XVI^e siècle et nous leur avons tristement obéi. À quoi nous a mené cette course frénétique à la surconsommation, je vous le demande, vous qui vous apprêtez à suivre nos traces ? Réponse : à travailler plus, pour gagner plus ! Regardez nous un peu, nous les adultes. À quoi ressemblons-nous, nous qui nous agitons sans cesse, toujours à la recherche de quelque moyen de gagner plus pour dépenser plus, pour paraître plus. Et nous courons sans relâche, ici et là, sans jamais nous arrêter avec le sentiment de vivre parce qu'on s'agite. Nous « fusons et faisons la toupie pour occuper l'espace et remplir le temps. »⁴ Pour ainsi se retrouver en avance sur l'horaire au cimetière.⁵

Si tout semble se coordonner pour nous inciter à travailler plus, à être plus efficace, à nous dépasser par le travail, moi je vous dis, en me contestant moi-même, adonnez-vous à la paresse, pas la paresse de l'être hébété, non, je parle de l'oisiveté qui est nécessaire à la réflexion. Cette réflexion vous mènera inévitablement aux grandes œuvres, aux philosophes qui essaient de nous parler depuis 2500 ans sans jamais que nous les écoutions une seule minute. Que nous disent-ils ? Ils nous disent que nous devons nous tourner vers le souverain bien, et le souverain bien, c'est la liberté, c'est-à-dire le temps à

soi pour interroger son âme, pour être près des siens, de ses amis, de la nature. Nous devons savoir entendre l'herbe pousser, disait le vieux poète.

Pour Schopenhauer, ce qui distingue le sort des mortels se résume à trois conditions fondamentales. *Ce qu'on est*, c'est-à-dire la personnalité, la santé, le tempérament, le caractère moral, l'intelligence et son développement. *Ce qu'on a*, à savoir la propriété et avoir de toute nature. Enfin, *ce que l'on représente*, soit la manière dont les autres se représentent un individu dans leur opinion à son sujet, ce qui signifie honneur, rang et gloire.⁶

La seule chose qui puisse nous assurer le bonheur, c'est ce qu'on est. Ce qu'un être est en soi-même, « ce qui l'accompagne dans la solitude et ce que nul ne saurait lui donner ni lui prendre, est évidemment plus essentiel pour lui que tout ce qu'il peut posséder ou ce qu'il peut être aux yeux des autres. Un être d'esprit, dit Schopenhauer, dans sa solitude la plus absolue, trouve dans ses propres pensées, dans sa propre fantaisie de quoi se divertir agréablement, tandis que l'être borné aura beau varier sans cesse les fêtes, les spectacles (...) et les amusements, il ne parviendra pas à écarter l'ennui qui le torture. »⁷

Chers élèves, méfiez-vous du vide intérieur que l'on tente trop souvent de cacher aux autres et à soi-même en nous entourant de biens matériels dont nous n'avons point besoin. Sachez que « ce que l'on possède nous possède »⁸ et que selon la belle formule de Christian Bobin, « nos biens sont les déchets de notre mort future ».⁹ Il n'y a que la richesse intérieure qui assure le véritable bonheur. Et un être riche à l'intérieur ne demande qu'une chose au monde, du loisir, du loisir pour pouvoir jouir de ses richesses intérieures. C'est ce que j'entends par paresse, à savoir la paresse de ceux qui ont réfléchi sur le monde et qui sont parvenus à débusquer l'imposture dans laquelle le monde vit. Qu'il suffise de penser ces jours-ci au prix du baril de pétrole qui baisse alors que nous fracassons des records de hausses à la pompe, ou encore pensons à certains élèves du Québec qui obtiendront un diplôme d'études secondaires dans la facilité, les petits travaux pour rire ou les reprises d'examens complaisantes.

La seule révolte possible contre l'imposture du monde disait Albert Cossery est la dérision.¹⁰ Moi je vous dis, très chers élèves, que la seule révolte possible est par le travail intérieur, la lecture des grandes œuvres qui ont traversé l'épreuve du temps, et par les

arts. Les arts et la création, quelle qu'elle soit, nous sauverons de la barbarie et du vide. La musique, la poésie, la peinture, le théâtre, les arts plastiques sont la preuve qu'il n'est pas vain de vivre sur cette terre que nous maltraitons. L'homme n'est pas un animal tant qu'il crée de la richesse pour l'esprit. L'homme doit créer, sinon il est ravalé par le quotidien et devient une loque de sofa. Pour créer et réfléchir, il faut du temps à soi, du temps pour rêver.

D'aucuns diront que je sombre dans un lyrisme de petit professeur. Je sais que ce combat est perdu d'avance, qu'il est romantique, mais il doit être mené.

Au moment de vous dire adieu et merci pour ces belles années, je me surprends à mâchouiller ces mots de *Ma bohème* de Rimbaud :

Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées
Mon paletot aussi devenait idéal
J'allais sous le ciel, Muse, et j'étais ton féal
Oh ! là ! là ! que d'amours splendides j'ai rêvés !¹¹

C'est ça, allez rêver tous les amours splendides qui trépignent dans vos cœurs...

Merci

Notes

1. Annie Cohen-Solal, Sartre 1905-1980, Paris, Gallimard, 1985, p.128
2. George Steiner, Cécile Ladjali, Éloge de la transmission, Paris, Albin Michel, 2003, p.11
3. Gil Jouanard, Mémoire de l'instant, Paris, Verdier, 2000, p.49
4. Ibid., p.4
5. Pierre Autin-Grenier, Friterie-bar Brunetti, Paris, Gallimard, 2005.
6. Arthur Schopenhauer, Aphorismes sur la sagesse dans la vie, Paris, P.U.F., Quadrige, 1998, p.4
7. Ibid., p.4
8. Michel Onfray, 'Philosopher, jouir, vivre', Entretien avec Stéphane Bureau, Contact, L'Encyclopédie de la création, DVD, Contact TV Deux Inc., 2007
9. Christian Bobin, La dame blanche, Paris, Gallimard, 2007, p.118
10. Le Magazine littéraire, 'Albert Cossery : petits tableaux de la sagesse orientale', No 447, Novembre 2005, p.95
11. Arthur Rimbaud, Œuvres Complètes, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1972, p.35